TEMPERATURE

Du 24 mars 1902.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	76	24
Midi.....	84	29
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	78	25

SITUATION GRAVE.

Tous nos lecteurs se rappellent quelle était la situation, samedi dernier dans notre monde des chemins de fer. L'horizon chargé de nuages, depuis quelques jours, semblait se rasséréner et les braves et honnêtes néo-orléanais, pensant que tout danger de grève était passé s'étaient endormis paisiblement, prêts à recommencer leur travail comme à l'ordinaire, hier, lundi. Les employés avaient consulté des hommes sages, désintéressés qui les avaient calmés et leur avaient fait entendre raison; notamment le maire dont tout le monde parmi nous, reconnait la droiture parfaite et l'inébranlable bon sens.

Il a suffi d'un mass meeting provoqué et dirigé par des meneurs intéressés, dont quelques uns même sont étrangers à la ville, pour bouleverser cette situation et anéantir presque tout le bien qui avait été accompli.

Il n'est plus question aujourd'hui des griefs des employés contre les compagnies. Sur ce terrain les choses se seraient trop facilement, trop rapidement arrangées, ce qui ne faisait pas les affaires de ces messieurs.

Ce qu'il leur faut, c'est la reconnaissance complète et sans condition de l'Union des employés. A les entendre, eux seuls peuvent disposer des propriétés des compagnies; seuls ils sont juges de l'admission ou du renvoi des conducteurs et des électriciens de cars urbains. Un employé, même fût-il pris en flagrant délit de vol, la main dans le sac, ne peut être renvoyé qu'avec l'assentiment des chefs de l'Union. Il ne peut être même réprimandé ou mis à l'amende sans la permission des directeurs de l'Union.

C'est là une situation intolérable. Autant vaudrait déposséder immédiatement les compagnies et livrer leurs propriétés à l'Union.

Il s'est dit là-dessus des choses étourdissantes durant le meeting de dimanche et nous aimons à croire que les employés, revenus à de meilleurs sentiments, reconnaitront leur erreur et tourneront leurs dos aux meneurs qui sont venus du dehors jeter le trouble dans notre communauté.

L'espèce d'ultimatum voté par le meeting équivaut à une déclaration de grève, et c'est ce que ne peut admettre l'autorité publique.

Encore une fois, il ne s'agit plus de plaintes formulées; de griefs à redresser, mais d'une reconnaissance qui mettrait les compagnies à la merci de l'Union. C'est là une prétention que nous pourrions qualifier de révolutionnaire; c'est une véritable atteinte à la propriété. Nous ne croyons pas du reste, que les meneurs du meeting de dimanche aient l'audace de décider une grève; ils seraient les premiers à s'en repentir.

La crise n'ayant pas de raison d'être, toute la responsabilité des désastres qui pourraient en résulter retomberait sur leurs têtes. Ce que nous ne pouvons nous lasser d'admirer, c'est la froide et superbe impartialité que conserve imperturbablement notre maire, au milieu de cette bagarre qui trouble tant d'esprit.

LE RETOUR EN FRANCE —DU— Colonel Marchand.

Les journaux de France ont été jusqu'ici très sobres de renseignements sur la rentrée en France de M. le colonel Marchand, se bornant à reproduire les dépêches des agences qui d'abord signalaient son départ de Pékin et ensuite sa réception par différentes garnisons anglaises et russes se trouvant sur l'itinéraire du héros de Fachoda. Mais tout ce qui touche à celui qui porta si haut l'honneur et la fierté du drapeau national intéresse à bon droit tant de personnes en France qu'il convient d'ajouter quelques détails supplémentaires sur le retour de celui à qui le gouvernement, par une simple dépêche, ordonna d'abandonner le fruit d'une victoire française dont les conséquences eussent été incalculables au profit de son pays.

***

Je rappellerai d'abord écrit un correspondant, que le lieutenant-colonel Marchand est parti, voici deux ans et quatre mois, pour la Chine, en dehors de son tour et sur sa demande, alors cependant qu'il relevait d'une grave maladie. Son rôle en Chine, tout le monde l'a présent à la mémoire: il fut extrêmement brillant, et les états-majors étrangers ne perdirent aucune occasion de lui témoigner en quelle haute estime il était tenu par les chefs du corps expéditionnaire international. Cependant, cet hiver, le colonel Marchand ressentit à nouveau les atteintes d'une maladie qu'il avait contractée lors de son admirable épopée de Fachoda. Les médecins militaires déclarèrent donc unanimement que le vaillant soldat devait être rapatrié en France dès le printemps, sous peine des plus graves complications.

M. le général Sucillon, qui commande ce qui reste du corps expéditionnaire français, se rendit à cet avis sérieux et, résistant au colonel Marchand lui-même, qui voulait malgré tout rester à son poste et continuer à servir utilement la France au dehors, il lui donna d'office un congé de convalescence avec ordre de réintégrer la mère patrie.

Le colonel Marchand s'inclina donc, mais il résolut de prendre, comme on dit, le chemin des écoliers et de regagner la France en passant par la Russie, cette autre France. L'itinéraire choisi par le colonel Marchand est la Mandchourie, la Sibérie et la Russie d'Europe. Déjà on signale sa présence à Port-Arthur, c'est-à-dire à vingt-six jours de chemin de fer de Paris.

Mais il faut compter sur les arrêts nombreux que l'ardente sympathie de nos grands amis du Nord lui imposent. De garnison en garnison des mots d'ordre sont envoyés: faire fête au colonel Marchand, au double titre de soldat héroïque et de membre de l'armée française. Partout des fêtes militaires s'organisent sur son passage, et il faut compter que les vingt-six jours règlementaires seront pour le moins triplés avant que la nation française ait la joie de retrouver l'un de ses enfants les plus chers et les plus glorieux.

Mais il nous est agréable de penser que le colonel Marchand est déjà sur la route qui le conduit vers nous, et que cette cette route est semée d'amis fidèles; il importe peu que les officiers de l'armée sœur retardent un peu le retour du précieux voyageur, puisque, par l'admiration qu'il excite, par l'idée de courage et de devoir qu'il symbolise si noblement aux yeux de nos alliés, il aura une fois de plus bien servi son pays.

Une visite à Radica.

Radica est bien guérie. Le docteur Doyen l'apprenait, il y a peu de jours, et non sans une pointe de fierté assez naturelle, qu'il achevait le traitement de la fillette et qu'elle allait prochainement partir pour Menton.

—Elle a grandi, grossi. Elle s'est fortifiée, elle s'amuse, court, bavarde....

—Comment, c'est toi, cette superbe jeune fille, c'est toi que j'ai vue dans ce lit, si malade? lui disait l'autre jour, un "reporter" qui était allé lui faire visite:

—Mais ce n'était pas moi qui étais malade, sauf le dernier jour; c'était Doodica, la pauvre. J'étais bien fatiguée parce qu'elle souffrait, et nous étions alors deux petits phénomènes. Mais maintenant, plus phénomènes du tout.... Je suis une enfant comme les autres, et je puis jouer toute seule....

La fillette a conscience parfaite de son cas. Elle s'est assise dans son fauteuil, la tête renversée dans un coussin, et elle écoute la religieuse qui renseigne le reporter, approuvant d'un mot ou d'un geste. Elle ne perd pas, si vite ou si bas que l'on cause, une seule phrase de la conversation.

Radica pesait 19 kilos le jour où mourut Doodica. Elle en pèse plus de 24 aujourd'hui. Son appétit est excellent et elle donne elle-même le menu de son déjeuner, du matin: jambon, bifteck aux pommes, choux de Bruxelles, gâteaux. Après déjeuner promenade de deux à quatre heures, coucher à six heures et dîner au lit. Les premiers jours elle sortit au Bois en voiture, mais dernièrement elle y alla à pied; une religieuse l'accompagne et aussi, quand elle est libre, Mme Colman. Mais Mme Colman est en ce moment fort occupée et ne peut pas venir tous les jours voir la fillette, car il y a matinée quotidienne chez Barnum, et cette honorable dame est propriétaire d'une seconde attraction, le prince Colibri, affreux petit bonhomme de vingt-deux ans, moins haut qu'une botte, ratatiné, ridé, à figure simiesque.

Mme Colman acheta, il y a dix ans, les deux fillettes à Orissa, et le nain Colibri dans la Russie d'Asie. Elle s'attacha beaucoup à ces enfants—Radica et Doodica avaient deux ans, Colibri onze—mais s'en servit pour gagner de respectables sommes. Les deux Hindoues ont donc vécu avec ce nain qui impressionne étrangement le public de Barnum par ses allures mauvaises, son air rageur, ses incessantes trépidations contre la barre de son estrade. Colibri était leur compagnon, mais elles ne l'affectionnaient pas outre mesure et comprenaient fort bien qu'il y avait un abime entre elles, d'intelligence si nette et seulement atteintes d'une tare physique, et cet être rachitique, phénomène de basse mentalité.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Uncle Hez.

Le Crescent vient de nous donner une pièce assez pauvre peut-être au point de vue dramatique, mais excellente au point de vue de la pantomime. Au fond, "Uncle Hez" n'est pas une pièce. C'est une série de scènes plus ou moins comiques, accumulées les unes sur les autres en vue de mettre en relief le talent de Frank Adams, actuellement notre meilleur pantomime.

Ce qu'il y a eu de plus remarquable dans la soirée de dimanche, ce sont les exécutions de l'orchestre de cuivres qui méritent d'être entendues. Nous prédisons un vif succès d'enfants à "Uncle Hez", autrement dit Hezekiah Barnaby.

On a beaucoup applaudi les solos de saxophone de M. Fischer, un véritable virtuose, et les danses des sœurs Flamme, qui sont gracieuses et dont les poses sont élégantes.

Le héros de la soirée a été Fr. Adams. Il est extrêmement amusant dans certaines scènes. Grâce à lui, le succès est assuré pour la semaine prochaine.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Hier soir, comme à l'ordinaire, il y avait changement de spectacle à l'Orpheum et la foule était accourue pour voir et entendre une fois de plus, une de nos meilleures artistes de la scène américaine, Miss Marie Wainwright.

On sait qu'elle a été longtemps la favorite de notre public. Son apparition a fait sensation, cela devait être. Elle a été chaleureusement applaudie dans l'excellente comédie intitulée "Joséphine et Napoléon". Elle y a déployé un remarquable talent, ainsi que la troupe qui l'entoure. On ne s'attendait pas à ce que Miss Walters produisit tant d'effet comme siffleuse.

Les exécutions sur ce pauvre instrument que nous possédons tous ont été l'objet de l'admiration de tous les auditeurs et de toutes les auditrices, car dans l'auditoire on remarquait un grand nombre de dames élégantes.

James Cullon est un compositeur d'un véritable talent en même temps qu'un chanteur qui exécute avec une rare perfection toutes les compositions.

Citons aussi Cole et Delosse, Hanson et Singer.

Les nouvelles peintures de Konodcome ont été également très chaleureusement applaudies.

Nous recommandons aussi aux amateurs ce trio des Duffy et Sawtelle, ainsi que le duo comique Miss Carrie Weber et Joe. Sullivan.

THEATRE TULANE.

Are you a Mason.

Le Tulane est généralement un théâtre sérieux se complaisant dans la haute comédie, mais quand il se lance dans la bouffonnerie, il ne s'arrête pas à mi-chemin et ce sont des éclats de rire qu'il provoque à chaque scène. "Are You A Mason," est l'histoire des mille et une aventures, heureuses et malheureuses, qui arrivent à un jeune mari lequel se fait passer pour franc-maçon afin de pouvoir s'absenter du logis, une fois ou deux par semaine, et passer une soirée en partie ~~fine avec~~ ses anciens camarades de jeunesse.

Il y a là un beau-père qui ne vaut guère mieux que le beau-fils, et tous les deux finissent par s'entendre pour tromper leurs femmes. Il en résulte des quiproquos et des rencontres plus amusantes encore qu'étranges.

Impossible de raconter tout cela, tant les situations se compliquent et s'embrouillent les unes les autres. Ce n'est pas sans peine sans doute que l'auteur même de la pièce a pu se tirer d'embarras, à la satisfaction de tous, surtout du public qui, à certains moments, ne sait plus bien où il en est. Mais tout est bien qui finit bien, même aux yeux de la jeune épouse qui, cause elle-même involontaire de toutes ces mésaventures, accepte toutes les explications qu'on lui donne sans trop les comprendre.

Cette bouffonnerie est admirablement jouée par une excellente troupe, à la tête de laquelle nous voyons Miss Esther Tittell, une artiste de premier ordre qui a fait grand effet sur le public. Elle est, du reste, merveilleusement entourée d'une remarquable compagnie où les femmes dominent. C'est ce qui donne tant d'attrait à cette comédie que tout le monde voudra voir.

THEATRE AUDUBON.

The Lady of Lyons.

Nous touchons à la fin de la saison théâtrale. C'est l'époque des reprises. Le théâtre Audubon vient de nous en produire une des plus heureuses, "Lady of Lyons", le chef-d'œuvre dramatique de Bulwer Lytton. Le choix était excellent, l'exécution est meilleure encore.

Ceux qui fréquentent l'Audubon savent avec quel soin aussi minutieux qu'intelligent ces pièces sont montées, avec quel zèle, quel entrain les artistes s'y acquittent de leurs rôles. Ces derniers se sont surpassés, cette fois. M. Mortimer Snow vient de nous donner un des plus brillants Claude Melnotte que nous ayons vus sur la scène américaine. Aussi avec quelle chaleur il a été applaudi!

Il en a été de même de Miss Dalglish, toujours charmante dans son rôle de Pauline.

Le public a fait un brillant accueil à M. Frank Rolleston, élégant et gracieux dans son rôle de Beauséant qui exige certaines qualités assez rares chez la plupart des artistes. "Lady of Lyons" tiendra l'affiche toute la semaine et bien qu'elle ne soit pas de la dernière nouveauté, elle attirera la foule jusqu'à samedi soir.

GRAND OPERA HOUSE.

The Two Orphans.

Il n'y a pas eu, depuis bien longtemps à la scène, des deux côtés de l'Atlantique, de drame qui ait fait verser autant de larmes que les "Two Orphans"—Les Deux Orphelines—un véritable chef-d'œuvre dû à la plume de Dennery. Il n'y en a pas non plus qui fasse plus heureusement ressortir les qualités diverses des artistes de la troupe Baldwin-Melville. Elle est là sur son véritable terrain, et elle se lance dans l'intrigue sans hésiter, sûre d'avance d'enlever son public. Ce n'est pas, d'ailleurs, la première fois qu'elle nous donne cette pièce, et c'est le souvenir des anciens succès qu'elle y a obtenus qui a déterminé la direction du Grand Opera House à la remettre en scène. Bien lui en a pris, car dès le premier acte, dimanche en matinée, la conquête du public était faite. Nous ne pouvons que féliciter sincèrement, non seulement MM. Freeman, Sosola, Sainpolis et Misses Linthicum, Blanche Seymour et McGregor, mais aussi tout le reste de la troupe, des bravos bien mérités que tous ont obtenus. Impossible de rêver un succès plus rapide, plus spontané, plus franc.

"Les Deux Orphelines" ne seront données que jusqu'à mercredi soir. Jeudi, première de "East Lynne".

L'ESPRIT DES AUTRES

Sur le boulevard:

—Tu vois ce garçon maigre, taillé en échalas?

—Celui qui traverse la chaussée?

—Précisément. Eh bien! ce garçon si maigre a mangé plus d'un million en trois ans.

—J'aurais cru qu'un million était plus nourrissant que ça.

La Direction d'une des compagnies de chemins de fer RÇOIT SES EMPLOYÉS.

REUNION DE L'UNION MERCREDI.

La réunion de dimanche dernier dans la salle des Odd Fellows avait permis de croire que la situation s'était aggravée, et que les compagnies de chemins de fer et leurs employés n'arriveraient pas à une entente.

Plusieurs discours avaient été prononcés à cette réunion, et les orateurs avaient encouragé les employés de chemins de fer à insister pour que leur Union fut reconnue par les compagnies.

Hier matin, la Direction du chemin de fer de la rue St Charles s'est réunie dans le Hennen Building, à dix heures et demie, sous la présidence de M. A. G. Phelps, et a accordé une audience à sept de ses employés.

Ces derniers avaient une série de suggestions qu'ils avaient écrites. Ces suggestions avaient trait à la façon de régler le différend existant entre eux et leur compagnie.

A la conférence assistaient en qualité de directeurs de la compagnie MM. John McCloskey, S. O. Thomas, E. S. Reemes, Francis Martin, Hy D. Hart.

Voici le document présenté par les employés:

Nouvelle-Orléans, 24 mars 1902.

Aux officiers et aux directeurs de la compagnie de chemin de fer de la rue St-Charles.

Messieurs—Nous, le comité représentant vos employés, suggérons ce qui suit comme la base d'un règlement des griefs que nous discutons ensemble dans le moment: Que le pacte qui existe actuellement entre nous soit maintenu en y faisant les modifications suivantes:

Premièrement—Qu'à partir du 1er avril 1902, la journée de travail pour les électriciens et les conducteurs soit de neuf heures, qui se compiètera dans onze heures consécutives, à l'exception des courses dites: "swing and tripper runs"; ces dernières courses devant se compléter dans les quatorze heures consécutives, et aucune traite ne devant se prolonger au delà de sept heures, sans un relai pour les repas.

La paye des électriciens et des conducteurs sera de 20 sous l'heure.

Deuxièmement—Tous les électriciens et les conducteurs devront être membres en règle de l'association des Employés des chemins de fer. La compagnie aura le droit d'employer quiconque lui plaira, à la condition qu'après soixante jours, tout homme retenu au service de la compagnie deviendra membre de l'organisation des Employés des chemins de fer, et demeurera membre en règle de ladite organisation.

Troisièmement—Les hommes des "shops & sheds" des divers départements recevront les gages suivants:

Les "Head Pitmen," hommes préposés aux plateformes mobiles aux stations principales, recevront 28 sous l'heure: les "Pitmen" en sous-ordre recevront 25 sous l'heure; les "Dopers et Helpers," utilités en tous genres à la station, recevront 20 sous l'heure.

Les laveurs de chars recevront un salaire de quarante-cinq dollars ($45) par mois.

La journée de travail se composera de neuf heures dans tous les départements: le temps extra se payera une fois et demie son prix ordinaire. Tous les deux dimanches, jour de repos avec transport gratuit dans les chars pour se rendre au travail et en revenir.

Les hommes dans les susdits départements, seront dans la catégorie No. 2 quant à leur qualité de membres de l'Association des Employés.

Quatrièmement—Sous d'autres rapports, et en tant qu'il n'est pas en conflit avec l'arrangement nouveau, l'ancien devient partie de celui-ci comme si l'ancien était ici détaillé en entier.

Signé: N. H. Patterson, Chairman.

H. Wiltz,
Chas. McArthur,
W. B. Artchon,
T. Williamson,
L. H. Krentz,
Jas. Murphy,
Le Comité.

En prenant congé des directeurs de la compagnie, les employés se sont rendus à leur quartier-général où s'est tenu une séance exécutive qui s'est prolongée jusqu'à une heure de l'après-midi.

A une heure, il a été annoncée par le président de l'union des employés des chemins de fer, Ryan, que la réunion régulière aurait lieu demain soir, mercredi.

Il a été compris qu'à cette réunion la grève sera mise en question et que tous les membres de l'union se prononceront sur la question, en d'autres mots décideront s'il y aura grève oui ou non.

Dans la soirée le directeur du bureau de poste de la Nouvelle-Orléans a reçu une dépêche du directeur général des postes de Washington lui donnant l'ordre de faire enlever les pancartes indiquant les cars portant les courriers.

Les employés, interrogés par nos reporter, sont d'avis que la grève sera déclarée à la réunion de mercredi soir.

Ventes inscrites au bureau d'aliénations.

La succession de Henry Meyer à Sidney A. Calongne, trois terrains bornés par les rues Henry Clay, Chestnut, Webster et Camp, $2755.47.

Mme Mary C. Schuppert à Phil Throunk, deux terrains bornés par les rues StCharles, Prytanée, Jackson et Joséphine, $8.000.

P. A. Simmons, Sr, à Vve F. Lober, un terrain borné par le ru Commune, Salcedo, Gravier et Lopez, $400.

Cécile M. Morel à la America Homestead Company, un terrain borné les rues Champs-Elysées, Robertson, Claiborne et Marigny $1,000.

L'acquéreur au vendeur, même terrain, $1,000.

Cécile M. Morel à la America Homestead company, un terrain borné par les rues Champs-Elysées Robertson, Marigny et Villeré, $800.

L'acquéreur à Aug. Mayeur, même terrain, $800.

R. J. Manegra à W. B. Duncan Jr. 23 terrains bornés par les rues Panola, Dante, Sycamore et Claibronne, $1,970.

Le même à Bernard Bruenn, 8 terrains bornés par les rues Carrollton, Jeannette, Dublin et Birch, $3,425.

Le même à Mme Mary E. Sullivan quatre terrains bornés par les mêmes rues, $3,000.

Lucien Rollin à Pierre Vincent un terrain borné par les rues Dromaine, St-Philippe, Cinquième et Sixième, $1,000.

Mme Rudolph Pelayo à Mme J. J. Joley, un terrain borné par les rues Robertson, Marigny, Claiborne et Champs-Elysées, $1.125.

John Nelson à Bartolo Palmisano un terrain borné par les rues Liberté, Erato, Clio et Howard, $1,500.

Madeline Sintes à Ludwig Koning, dix terrains bornés par les Joseph, Freret, Octavia et Robertson, $1,200.

Florence H. Arbo à Mme Walter J. Kelly, un terrain borné par les rues Napoléon, Constance, Jena et Laurel, $2000.

Sixth District B. & L. Asso. à S. Galennié, un terrain borné par les rues Perrier, Joseph, Prytanée et Octavia, $3800.

L. L. Chevalley à E. T. Lèche, un terrain borné par les rues State, Magasins, Constance et Harstville $3000.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Arrivée de Santos-Dumont à Londres.

Presse Associée—

Londres, 24 mars—Santos-Dumont est arrivé aujourd'hui à Londres apportant le ballon avec lequel il se propose de faire des ascensions durant les fêtes du couronnement.

Il a l'intention, dit-il, de se rendre aux Etats Unis en avril, de son propre chef, afin de consulter les directeurs de l'exposition de St. Louis au sujet du concours de ballons.

Feuilleton —:DE:— L'Abeille de la N. O.

No 21 Commencé le 1er mars 1902

LA GRIFFE D'OR.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Georges Maldague.

PREMIÈRE PARTIE.

EVE-ROSE.

VIII

Suite.

Le raisonnement avait cette logique serrée, était articulé de cette voix prenante, qui dénotaient une grande lucidé d'esprit, une énergie morale ne résultant que d'une imprudence sans bornes, ou d'une force de vérité implacable.

Le juge, qui laissait parler, prévenu par l'évidence même, sentait cependant sa conviction s'ébranler.

Il pensait:

—Cette femme, très jeune, est une bien grande criminelle, si elle n'est pas une victime.

Malgré lui, ce joli visage qui se bouleversait encore l'impressionnait.

Subissait-il surtout l'ascendant de cette jeunesse et de cette beauté?

Eprouvait-il la crainte d'une erreur, en dépit d'apparences convaincantes?

Pensait-il que c'était la vérité qui sortait de cette bouche pâlie!

Malgré lui, de la tête aux pieds, il la détailla de nouveau, moulée dans sa robe de drap gris, la toque rouge, avec l'oiseau du même ton que la robe, la petite mouette argentée posée sur les cheveux d'un noir brillant.

Etait-il seulement plausible que cette créature, toute de sympathie et de charme, eût conçu, épouse infidèle ou épouse outragée, seulement la pénsée de se débarrasser dans le premier cas de son mari, afin d'être toute à son amant, dans le second, de l'empoisonner pour se venger de sa trahison?

Madame Vallurier ne pouvait être, n'était pas un monstre.

La voix du magistrat devint celle de l'homme, non plus celle du juge.

—Madame, écoutez moi bien.. Je ne puis esquiver le devoir professionnel.... il me contraint à vous garder.

Un cri étranglé s'échappa de la gorge de la malheureuse.

Il reprit:

—Madame, je vous en conjure .... il y va justement de votre honneur.... Restez courageuse pour le défendre.... La prévention n'implique pas fatalement la honte.... Si vous êtes innocente, nous ferons éclater votre innocence au grand jour.... ne vous affolez pas.... Vous avez en vous une force morale suffisante pour prendre le dessus.... vous êtes mère.... au nom de vos enfants.....

Elle gémit:

—Mes petites filles.... mes petites filles.... mes chères aimées.....

—Pour elles, restez, quoi qu'il arrive, maîtresse de vous.

Mais elle se tordait encore les mains.

—Ma petite Eve....ma petite Rose!

La vision passait, des frêles êtres adorés, sa chair et sa vie.

Les beaux cheveux soyeux, la tête blonde et la tête brune—la blonde avec ses yeux noirs à elle, la brune avec les yeux bleus du père—et l'effarement de ces regards naïfs quand elle parlait tout à l'heure, quand elle quittait cette maison où on ne voulait pas qu'elle rentrât, les bras qui se tendaient vers elle....elle revoyait tout.

Et son cœur semblait mourir, le spasme à la gorge se resserrait.

On n'entendait même plus le murmure:

"Eve.... Rose.... mes petites filles."

Un coude arrondi sur le dossier de la chaise, le visage au milieu, elle resta, le corps agité de soubresauts.

Le juge avança la main vers la sonnette qui amènerait les gardes.

Comme si elle eût senti ce mouvement, elle se redressa, se leva avec une raideur d'automate.

La sonnerie avait joué.

Ils entrèrent.

—Vous me faites conduire en prison?

Elle jeta un éclat de rire qui, un quart d'heure plus tôt, amenait comme un frisson entre les épaules des deux hommes, dont l'un parlait, tandis que l'autre transcrivait l'interrogation.

Et, avant d'avoir une réponse:

—A Saint Lazare! c'est la prison des femmes.... à Saint-Lazare!

Elle rit encore.

—Avec les prostituées, les filles perdues.... avec.... avec... Ah! ah!.... Ah! ah!....

L'imperceptible froncement que remarqua seul le greffier qui le regardait, fit frémir les sourcils du juge.

Et le greffier se dit, la pensée de son chef s'incrustant dans la sienne:

—Va-t-elle simuler la folie?

Mais, comme un quart d'heure plus tôt, l'exaltation fugace s'évanouit.

La prévenue ne fut plus qu'une créature, se débattant entre la pitié humaine et l'inflexibilité de la justice humaine.

—Je jure devant Dieu, devant tous, sur la tête de mes enfants, ce que j'ai de plus sacré au monde, sur mon mari que j'adore.... que je suis innocente!

Les gardes, collés au mur, de chaque côté de la porte, la considéraient avec des figures troublées.

Il fallait en finir.

Le magistrat prononça:

—Je vous ai dit que vous deviez rester maîtresse de vous... que votre honneur en dépendait.

"On va vous mener dans une pièce où vous serez seule, où vous pourrez vous reposer, réfléchir, reprendre des forces... On vous servira à déjeuner, ce que vous demanderez.... Vous y serez, je le répète, tranquille.

—Ici, au Palais de Justice....

—Oui.

—On ne me conduit pas à Saint-Lazare?

—Je vous affirme, qu'on ne vous conduit pas à Saint-Lazare.

—Ah!

Elle poussa cette fois cette exclamation dans un grand soupir.

L'horreur du lieu qu'elle n'avait jamais vu, le nom d'ignominie, lui mettait à la racine des cheveux, des gouttelettes froides.

—J'aurai probablement, avant la fin de la journée, à vous interroger encore.

—On va refaire une enquête, peut-être chez moi.... On parlera à mon mari, on interrogera tout le monde.... On saura qui a mis de l'arsenic dans ma bonbonnière.... On l'a mis, voyez vous, on l'a mis.... pour me perdre.... Qui? je ne sais pas .... Oui, je vais réfléchir, je trouverai peut-être.... et ce soir je coucherai chez moi.... Monsieur le juge d'instruction, ce serait la première fois que mes petites filles s'endormiraient.... sans que je les aie embrassées.

Elles étaient prononcées, ces paroles, si doucement, qu'elles allaient à l'âme.

Le greffier toussota, comme pour se cacher à soi-même son émotion.

Le magistrat reprit sa voix encourageante:

—L'enquête jusqu'à ce soir sera menée activement, je récolterai le plus de renseignements possibles....Espérons-le....oui, espérons que ce soir, madame vous coucherez chez vous.

Les yeux d'où les gouttes brûlantes s'échappèrent encore, répondirent:

—Merci.

Et, entre les deux gardes, Mme Vallurier sortit du cabinet du juge d'instruction.

IX

Il y avait deux heures à peu près, que Jacques Vallurier se trouvait installé dans l'appartement de garçon, où Jules Ternas avait son cabinet d'avocat.

Ce dernier lui donnait une chambre, se réservant une petite pièce contiguë, où son domestique dressait un lit.

Le docteur Saussaye devait manquer cette matinée, son hôpital.

Tandis qu'il faisait partir chez lui, avec un mot pour sa femme, la gouvernante et les deux enfants, il accompagnait son confrère chez l'avocat.

Et ce n'était qu'une fois celui-ci couché, sorti d'une assez longue syncope, et sommeillant d'une façon qui n'était point absolument inquiétante, qu'il se tait décidé à partir, prévenant Terrenas qu'il allait envoyer une garde.

Ce dernier, doué d'un de ces vigoureux appétits, que les émotions pour être atténuantes, ne détruisent pas, avait déjeuné.

En s'ingurgitant à faib